

Des chiens et des hommes

Christian Saint-Pierre

Number 130 (1), 2009

Animaux en scène

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1306ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2009). Des chiens et des hommes. *Jeu*, (130), 88–93.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE **DES CHIENS ET DES
HOMMES**

Cela ne fait pas de doute, le chien est une figure récurrente dans la dramaturgie québécoise. Dans *le Langue-à-langue des chiens de roche* de Daniel Danis (2001), les chiens sont omniprésents : l'acrimonieux Léo est à la tête d'un chenil de 246 bêtes, Joëlle, la propriétaire du Gaz-O-Tee-Pee, a un chien qui s'appelle Rex, d'autres chiens errent partout dans l'île, et deux chiens, un mâle et une femelle que l'auteur considère comme des gardiens-témoins, observent attentivement l'action. « La représentation des chiens sur scène semble nécessaire et significative, précise Danis en préambule à sa pièce, mais leur nature, leur nombre, leur état ou même le genre de présence (olfactive, sonore, visuelle) demeurent à découvrir. » Dans une autre pièce du dramaturge saguenéen, *Terre océane* (2007), l'oncle Dave vit au fond des bois avec sa chienne Florine, un animal qui joue un rôle essentiel dans cette histoire d'accompagnement vers la mort, celui d'une narratrice tendre et lucide. Dans la mise en scène de Gill Champagne, elle était incarnée par une comédienne, Marie Pascale, qui adoptait adroitement les attitudes d'un chien.

Dans *les Mains bleues* (1999) de Larry Tremblay, une fable percutante sur la transmission de la violence, il y a deux personnages. D'abord Princesse, que l'auteur a dotée d'un corps de femme et d'une face de chien, superbement incarnée par Sylvie Drapeau dans la mise en scène de Martin Faucher. Puis il y a Jérémie, un jeune homme qui déborde de souffrance et d'agressivité. Envers cet enfant qui a massacré ses douze bébés, la chienne sera capable d'amour, de réconfort, mais aussi de cruauté : « Il a bien bu le lait. Il a bien mangé les biscuits. À présent je suis lasse. J'ai cru, parce que j'étais une chienne, rien qu'une bête, que je pourrais trouver dans mon âme d'animal la force du pardon. Mais je suis trop proche des hommes pour pardonner. Je suis triste. Je suis malheureuse. Je m'enfonce dans le noir¹. »

1. *Les Mains bleues*,
Carnières-Morlanwelz,
Éditions Lansman, 1998, p. 46.

Dans *Poème pour une nuit d'anniversaire* (1993) de Dominick Parenteau-Lebeuf, les membres d'un clan dispersé se retrouvent pour le premier anniversaire de la mort de la mère. Dans cette nuit de souvenirs, le chien de la famille, très vieux, malade, affamé, laissé pour compte, mais doué de parole et marchant debout comme un être humain (on peut donc déduire qu'il est incarné par un comédien), est un témoin, un observateur privilégié. Son décès, à petit feu, permet en quelque sorte aux personnages d'appivoiser l'idée de la mort, la fin de toutes choses. Dans *Mongros* (1999), une « caninophonie pour basset » signée Pierre-Yves Lemieux, troisième volet d'une trilogie, *les Smytchkov*, inspirée de la nouvelle *le Roman de la contrebasse* de Tchekhov, on découvre le point de vue unique d'un chien plein d'esprit sur une histoire de passion amoureuse, celle qui unit son maître violoncelliste et la femme qui l'a abandonné.

Dans *les Enfants d'Irène* (2000) de Claude Poissant, le chien Barber est l'incarnation de la conscience de Mathias, une conscience qui résiste, qui s'acharne à se faire entendre par un jeune homme révolté et désabusé qui ne fait rien dans la vie et s'applique à ne rien faire. Dans *Du vent entre les dents* (2007) d'Emmanuelle Jimenez, on trouve un sympathique inspecteur-chien dans la quarantaine. Il se nomme Steve Mallarmé et, vous l'aurez compris, est doté d'un flair exceptionnel. « Je fouille les poubelles, je ramasse les choses oubliées, je goûte à la poussière, je mange les restes des journées, je fais tourner les poignées de porte, je suis les pistes, je renifle le vent. Je ne me décourage pas. » Une fois de plus, le chien de cette pièce est clairvoyant, doué d'une compréhension du monde qui dépasse nettement celle des humains.

Chacune de ces pièces mériterait qu'on examine sa figure canine en profondeur, mais un coup de cœur m'a poussé à vous parler plus longuement d'une autre œuvre toute récente, deux fois mise en lecture mais pas encore créée. L'engouement que j'ai ressenti pour ce texte troublant, d'autres l'ont éprouvé avant moi puisque le texte en question faisait partie, en 2007, de la programmation du Festival du Jamais Lu et qu'il a valu à son auteur, l'année suivante, le prix Gratien-Gélinas pour la relève en écriture dramatique. En découvrant *Transmissions*, la première pièce que Justin Laramée² a écrite en solo, une tragédie contemporaine à neuf personnages, parmi lesquels une oie et une chienne, j'ai ressenti un véritable choc.

POUR UNE DERNIÈRE FOIS

Résumons d'abord l'intrigue. Les membres d'un clan – le père et la mère, Éric et Lucille Beauchemin, leurs enfants, Diane, Gabrielle et Camille Beauchemin, le conjoint de Camille, Frédéric Beauchamp, le fils de ces derniers, Alphonse, dont on s'apprête à célébrer le premier anniversaire, sans oublier l'Oie et la Chienne – se retrouvent pour une dernière fois au chalet de la famille, une demeure et une terre que le père, pour des raisons financières, est forcé de vendre. Cette nuit-là, le canal entre la vie et la mort est bien ouvert : même les chiens, enterrés depuis longtemps, reviennent à la maison. À la rivière, la construction de nouveaux immeubles résidentiels a chassé les oies vers l'intérieur des terres.

Puis le séjour à la campagne se transforme rapidement en un règlement de comptes excessif, tragique, sanglant et mystérieux, pour ne pas dire paranormal, où les animaux jouent un rôle de choix. Il est ici question du versant le plus sombre de la nature humaine, de ses instincts les plus inavouables. Les deux pieds plantés dans un territoire boueux, à l'orée d'une forêt, les personnages, confrontés au mensonge et à la brutalité, mais plus encore à l'impermanence des choses et des êtres, livrent combat. Pour réconcilier les protagonistes avec eux-mêmes, pour apaiser leurs souffrances et pour leur faire entendre raison, il y a les judicieux conseils d'une oie et d'une chienne. L'auteur décrit l'enfant, Alphonse, et les deux animaux comme « des marionnettes réalistes manipulées par les personnages³ ». Puis il ajoute, à propos des deux bêtes : « C'est l'animal qui est réel, et non le personnage qui le manipule. » Bien entendu, un metteur en scène pourrait dé-

2. Diplômé en interprétation du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2003, le comédien, auteur et metteur en scène Justin Laramée est l'un des cofondateurs (avec Félix Beaulieu-Duchesneau et Philippe Racine) du Théâtre Qui va là, dynamique compagnie à qui l'on doit *Toutou rien* (une tragédie marionnette astucieuse et poignante au cœur de laquelle un ours en peluche extrêmement attachant déploie toute sa sagesse), ainsi que *la Tête blanche* et *la Fugue*.

3. Toutes les citations proviennent du tapuscrit que nous a fourni l'auteur.



Les Mains bleues de Larry Tremblay, mises en scène par Martin Faucher (Théâtre d'Aujourd'hui, 1999).
Sur la photo : Sylvie Drapeau (Princesse) et, à l'arrière-plan, Hugues Frenette (Jérémié). © Yves Dubé.





Terre océane de Daniel Danis, mise en scène par Gill Champagne (Théâtre de Quat'Sous/Théâtre du Trident/Logomotive/Daniel Daniel, 2007).
Sur la photo : Sébastien René (Dave) et Marie Pascale (la chienne Florine). © Yanick Macdonald.

cider de confier ces rôles à des acteurs en chair et en os, mais le rituel de la manipulation – plus précisément la convention qui veut que ce soit le personnage et non l'acteur qui manipule – ajoute ici, comme c'est souvent le cas, beaucoup de sens à la pièce.

CONDITION ANIMALE

Au fil de cette journée pas comme les autres, les membres de la famille sont continuellement ramenés à leur condition animale, un état fondamental avec lequel ils auraient, en se civilisant (ils ont tous quitté la campagne pour une ville ou un village) perdu contact. Les animaux qui les entourent semblent décidés à leur rappeler que l'homme appartient à la même race que l'animal, au même grand règne des mammifères. Cette leçon des animaux aux hommes tient en deux mots : deuil et transmission. Ces deux idées, totalement reliées, sous-tendent toute la pièce. Est-ce que ce ne sont pas les deuils, qui, dans nos vies, viennent sceller les transmissions ? Entre les parents et les enfants, les amants, les hommes et les animaux, se vivent chaque jour une infinité de deuils et de transmissions. C'est précisément cela que la pièce de Laramée met en scène : le cycle de la vie, de surcroît d'une manière particulièrement percutante.

D'abord, Diane, au volant de sa voiture, écrase une vieille chienne qui courait après une oie. Cette chienne, ce serait l'une de celles qui appartenaient à son frère, il y a dix ans. Après toutes ces années, l'animal est revenu se fracasser contre la fourgonnette, seul moyen de transport de la famille, et briser la transmission. Vous avez saisi la métaphore ? C'est alors que se déclenche un grand processus de deuil, un huis clos où se multiplient les funérailles, réelles et symboliques, lourdes de sens, de peines et de rédemptions. Il faut enterrer, au propre comme au figuré, cette chienne qu'on croyait morte depuis des années, mais aussi le passé, les moments vécus dans ce chalet sur le point d'être vendu, la vie de couple qu'on avait avant que les années, la naissance d'un enfant ou la maladie ne viennent l'entacher ou la compromettre.

C'est à Diane que l'Oie apparaît. Diane dont l'amoureuse, Rosa, gravement malade, est sur le point de se suicider en ville. Émouvante, superbement écrite, cette scène est un moment-clé de la pièce. L'animal joue ici un rôle protecteur tout en incitant la jeune femme à surmonter la perte de l'être aimé, à faire triompher la vie. En fait, l'animal pousse l'humain à voir la réalité en face. Plus loin, quand la Chienne apparaît, pour ainsi dire ressuscitée de sa rencontre impromptue avec le pare-chocs de la fourgonnette, c'est pour dévoiler au jeune Gabriel, celui qui fut son maître, la vérité à propos de la mort de ses chiens, tous abattus par son père : « T'es pas venu ici pour m'enterrer, Gab. T'es venu ici pour déterrer. [...] Y'a rien de plus fidèle qu'un chien, Gab, même quand tu prends pas la peine de lui donner un nom. » À ce moment-là, c'est comme si des écailles tombaient des yeux de Gabriel. À 25 ans, il comprend ce que signifie le proverbe « L'homme est un loup pour l'homme ».

SURVIVRE À L'ÉPREUVE TRAGIQUE

La pièce de Laramée est ce qu'il est convenu d'appeler un nid de vipères. Il y a là une telle prolifération de symboles, de signes et d'annonciations : sacrifices, cérémonies, fatalité, malédiction, passions, meurtres, secrets de famille, hantises, vengeance... qu'on croirait nager en pleine tragédie grecque. Les animaux sont des revenants, des spectres bienveillants ou vindicatifs, ni plus ni moins que des oracles. En somme, la pièce oppose l'impermanence de l'homme et de la matière à la pérennité de l'âme. Vers la fin, Lucille résume cela en disant : « Tout finit par se briser. Les choses les pierres les gens les chiens. On sait pas si c'est nous qui les avons brisés, parce que des fois les choses finissent par se briser d'elles-mêmes, comme un suicide d'objets. On tient les choses dans une caresse, on les tient comme si c'était notre propre cœur qu'on tenait dans une main. Puis la chose se brise. Comme ça. Sans même qu'on l'ait brisée. [...] J'aimerais ça m'excuser à tous les chiens que j'ai brisés. »

Dans l'acceptation par l'homme de sa propre finalité, probablement plus encore depuis que la religion catholique a cessé de convaincre les masses, les animaux sont des passeurs, les figures d'une mythologie, les tenants d'une spiritualité directement liée aux forces de la nature, au cycle de la vie. À la toute fin, confirmant cette errance spirituelle, Camille lance : « Oui une fête une fête j'ai tellement besoin d'une fête, parce que tout est en train de mourir, avant ça faisait pas ça, c'est pour ça qu'on avait pas besoin de fête, parce que les choses avant mouraient pas, elles allaient au ciel. [...] là faut faire des fêtes, parce que quand la mort prend quelque chose dans le vivant, on sait plus où y s'en va, mais on sait que d'une façon ou d'une autre, y va revenir. » ■